

L'HI SAUTERIAU.

C'était le dernier rejeton d'une nombreuse famille de solides paysans wallons. Quand il vint au monde, maigre, chétif, ratatiné, la poitrine creuse, avec une jambe plus courte que l'autre, on crut qu'il allait rendre l'âme aussitôt, et ses parents eurent une fausse joie. La naissance de ce misérable après les grosses filles et les gars bâtis en hercules étaient pour eux une calamité; et la mère, en le voyant, s'écria d'abord :

— C'est une punition du ciel pour nos péchés.

Tout de suite, on le porta à l'église, tant on craignait qu'il mourût avant d'avoir reçu le baptême; et, malgré cette promesse et cet endoctrinement auxquels un autre, peut-être, n'eût pas résisté, le marmot vécut.

Et, dès lors, il poussa lentement, Dieu sait comme, presque toujours seul à la maison, car ses frères travaillaient déjà aux champs avec le père, ses sœurs étaient servantes à la ville, et la mère, étant boursaie, allait toute la journée faire la lessive chez les riches du village et s'inquiétait peu de son dernier né.

A six ans, il pouvait à peine se tenir debout, et c'était pitié de le voir se courber comme un saule rachitique afin que ses deux pieds pussent toucher la terre. Aussi dès qu'il sut marcher, il abandonna cette pose qui lui brisait les reins et s'accoutuma à ne pas se servir de sa jambe gauche, plus courte; il restait en équilibre et sautillait sur sa jambe droite comme les criquets verts dans les prés.

De là le sobriquet de Sautériau qui lui donnèrent les gens du village. En croissant, il était resté maigre et souffreteux, et cependant il n'était pas laid de visage. Dans la pâleur laiteuse de son teint brillaient deux grands yeux bleus profonds, bordés de longs cils, et sur ses épaules s'épandait un flot de boucles ondulées, blondes comme des épis murs.

Sa chevelure, c'était sa seule fierté; il la soignait avec amour. Quand on l'enfermait à la maison, il passait des journées entières à lisser, à peigner ses jolies mèches dorées.

Cette coquetterie naïve avait le don d'exaspérer ses parents. Un de ses frères, une nuit, trouva drôle de lui raccoir les cheveux, tandis qu'il dormait, et tout le monde rit très fort de la bonne farce. Et comme le pauvre Sautériau pleurait, son père lui cria durement :

— C'est bien fait, propre à rien, ça t'apprendra à être vaniteux !

Les mêmes reproches, les mêmes injures s'accouillaient chaque jour; on l'appelait wisenx, fainéant, et les taloches pleuvaient.

— Dire qu'il faut nourrir un pareil magambille qui ne pourra jamais gagner sa vie ! Si ça n'est pas une injustice du bon Dieu ! soupirait la mère.

Et les frères et les sœurs étaient jaloux de cet être inutile qui mangeait leur gain et profitait de leur travail.

Le Sautériau ne répondait rien, supportait tout, ne se plaignait pas et se faisait petit dans un coin, par crainte des coups.

On l'envoya à l'école, et l'étude de lui fut un soulagement. Le maître était le seul homme qui ne se moquât pas de son infirmité; l'enfant, reconnaissant, mit à le satisfaire toute son intelligence et ne tarda pas à devenir le meilleur élève de la classe.

Mais là encore il fut le souffredouleur de ses petits camarades et il dut fuir leurs mauvais traitements.

Au reste, nul, dans le village, n'avait pitié de lui, nul ne le plaignait, nul ne l'aimait, tant il est vrai qu'une difformité est plus répulsive au paysan qu'une laideur amère jointe à un corps bien constitué.

L'instinctive sauvagerie qui s'éveille d'ordinaire chez les infirmes grandissait en lui, le faisant s'éloigner des êtres et se cacher, craintif, en quelque endroit solitaire.

Au bord des bois, des chemins creux du village, il s'étendait dans l'herbe drue et passait les heures de l'école les yeux perdus dans les frondaisons vertes où effleuraient les moivants.

Sa retraite favorite était un épais fourré sur la lisière du parc du château de Saint-Rémy, habitée par M. Maynard, le plus riche maître de forges du pays. Souvent il venait s'y bêtifier, et il y demeurait longtemps, heureux d'être loin des batteurs du village, en la seule compagnie de ses frères les petits sautériaux verts qui font frissonner les brins d'herbe en sautillant.

Il atteignit ainsi quinze ans, en paraissant à peine douze, plus que jamais chétif et sauvage, vivant de croûtes ramassées de ci de là et de fruits de la forêt, buvant l'eau des sources, toujours solitaire, ayant presque désappris la parole humaine.

A peine couvert de sordides loques, des démisées de ses frères, coiffé d'un vieux chapeau de paille aux larges bords qui garantissait son teint contre les ardeurs du soleil, les pieds nus, il courait la campagne le jour durant la belle saison, et restait enfoui l'hiver sous le rabattin de la cheminée. Et cette existence de bête craintive anéantissait son intelligence, ne laissait place en lui qu'aux instincts des animaux, le menait lentement à l'idiotisme.

Par une chaude après-midi d'été, tandis que, tranquillement étendu dans sa retraite, le Sautériau grignotait des cousines, des myrtilles, si vous préférez, soudain des voix qui venaient du parc de Saint-Rémy, et il vit débouquer dans la pièce M. Maynard, le maître de forges, accompagné de plusieurs dames. L'enfant voulut fuir, s'enfoncer dans le fourré, mais on l'avait surpris.

— Que fais-tu là ? lui cria M. Maynard. Approche.

Le Sautériau obéit. Alors une jeune fille se détacha du groupe qui accompagnait le châtelain et s'avança vers lui. Le Sautériau ne l'avait jamais aperçue; elle était fine, élancée, gracieuse en sa robe claire; il en eut comme un éblouissement, le pauvre être qui, de sa vie, n'avait vu d'autres filles que les grosses maritornes du village.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-elle, curieuse.

M. Maynard lui expliqua : — C'est un petit infirme qui passe ses journées dans la forêt. — Et comment s'appelle-t-il ? — On le nomme le Sautériau. — Le Sautériau... qu'est-ce que cela veut dire ?

Alors l'enfant se baissa, saisis au vol un petit criquet vert à ses pieds et le lui montra : — Voilà, dit-il un sautériau. — Ah ! je comprends, dit-elle. Puis elle ajouta doucement : — Pauvre petit !

C'était la première fois qu'une parole de pitié s'adressait à lui; l'infirmes leva sur la jeune fille un long regard de reconnaissance, et, allant prendre à terre son plus beau bouquet de cousines, il le lui apporta : — Tenez, dit-il.

— Qu'est-ce que cela ? — Des cousines. — Ça se mange ? fit-elle. Puis y ayant goûté elle déclara :

— C'est très bon. Je veux te les acheter.

— Je vous les donne, répondit l'enfant, il y en a plein la forêt. — Fort bien, répliqua-t-elle, j'accepte ton présent, mais tu viendras de temps en temps au château m'en apporter d'autres qu'on te payera.

Et la jeune fille s'encourait dans l'étroite pièce où les autres dames s'étaient engagées à la suite du maître de forges.

Dès le lendemain, le Sautériau se mit à la recherche des bouquets de cousines et les porta au château, pensant trouver la douce et gracieuse demoiselle. Mais son espoir fut déçu; ce fut un domestique qui prit les fleurs et remit à l'enfant une pièce blanche en échange.

L'infirmes s'en fut, tout attristé, quoiqu'il possédât ce jour-là plus d'argent qu'il n'en avait jamais vu. Un seul désir était en lui : revoir la jeune fille, l'entendre encore.

Il lui semblait que depuis la veille son esprit s'était éveillé, son âme s'était ouverte à ce simple mot de pitié : "Pauvre petit !"

Il n'allait plus par les sentiers du bois, indifférent, sans but et sans pensée; il évoquait devant ses yeux la souriante apparition; au milieu des gazouillements des oiseaux, il retrouvait la voix de la jeune fille.

Un changement s'opérait en lui, il parlait maintenant, il ripostait aux injures, il ne voulait plus être un martyr pour les paysans; sans savoir pourquoi, il se sentait grandi, indépendant, presque fier. Il avait la volonté de s'affirmer supérieur à tous ceux qui l'entouraient. Il prenait aussi plus grand soin de son visage; il lissait et peignait ses cheveux plus longuement qu'autrefois; même, il tentait d'arranger ses pauvres hardes en berlières, et il relevait les bords de son chapeau de paille pour ne point cacher la fraîcheur de son teint et la profondeur de ses yeux.

Il avait des révoltes brutales; et, un jour qu'une de ses sœurs, le voyant s'adonner, s'était écriée en se moquant de lui : "Le Sautériau a une bonne amie ! Oh ! une bonne amie au Sautériau !" il s'était précipité sur elle et l'avait cruellement frappée.

Les jours où il ne portait pas au château des fruits des bois, des cousines, des mûres ou des noisettes de fen, il rôdait autour du parc afin d'apercevoir la demoiselle; et alors il tremblait de joie et le sang lui affluait au cœur.

Un jour embusqué derrière les latins à claire voie, il la vit seule,

dans une grande avenue. Elle s'avançait légère, semblant à peine toucher le sol; elle venait vers lui. Et, involontairement, il tampa à genoux, joignant les mains comme il faisait jadis devant la Sainte-Vierge de l'église du village.

Il avait fini par savoir son nom; le garde-chasse le lui avait dit. Elle s'appellait Mlle Jeanne, était la fille d'une amie de Mme Maynard. Et tout le jour, ses lèvres répétaient ce nom comme un chant d'amour. Mais il savait aussi qu'elle ne devait passer au château que le temps des vacances et qu'elle retournerait après cela très loin, très loin, à Paris. Et quand cette pensée lui venait, son âme se brisait.

Vinrent les derniers jours de septembre; les feuilles des arbres commencèrent à se rouiller et à s'envoler au souffle du vent.

Le Sautériau continuait à apporter au château des fruits ou des fleurs de la forêt : bouquets de rampelles et de roses sauvages, branches fines chargées de ces jolies perles rouges qu'on appelle les cerises des oiseaux, mousse des bois et fleurettes des haies.

Or, un matin, le domestique lui dit : — Il ne faudra plus rien apporter, Mademoiselle part demain. L'enfant eut défaillir.

Tout le jour, comme un feu, l'erra autour du parc, et pleura, pleura longuement, lui qui n'avait jamais versé de larmes sous les injures et les coups.

Le lendemain, dès l'aube, il vint à la grille du château, pour voir encore la douce jeune fille qui partait. Il avait un dernier bouquet de fleurs champêtres.

Sur un break qui stationnait dans la cour, des domestiques empilaient des bagages.

Bientôt les voyageurs parurent et y prirent place, accompagnées de M. Maynard.

Le cocher fit claquer son fouet, la grille s'ouvrit et la voiture se mit en marche.

Lorsqu'elle arriva au bord de la route, le Sautériau se dressa, lança son pauvre bouquet dans l'ouverture de la portière. La jeune fille le vit tomber à ses pieds et fit de la main, au pauvre infirme, un signe de remerciement et d'adieu. Puis le break s'éloigna.

Mais le Sautériau, qui jusqu'alors s'était caché pour apercevoir la demoiselle, se mit à courir, à bondir sur la route, et longuement, longtemps, il put suivre des yeux la voiture qui emportait à jamais son bonheur.

Enfin, brisé de fatigue, il dut s'arrêter tandis que le break disparaissait au loin dans la poussière du chemin.

La rivière était toute proche, la petite rivière d'Orneau encaissée et profonde. De la route il entendait le chant monotone de ses tourbillons. Il eut encore la force d'aller jusqu'à elle et de s'y ensevelir.

Des pêcheurs retrouvèrent son corps, le rapportèrent à ses parents. Et comme la mère feignait la douleur, se lamentait, l'un d'eux lui dit :

— Est-ce la vaux pas mieux ? N'est-il pas plus heureux, le pauvre affligé ?

Et ce fut toute l'oraison funèbre du petit Sautériau mort d'amour.

Veufs, veuves et célibataires,

Trop de célibataires ou pas assez de jeunes filles à marier. Voilà la situation qui ressort très clairement d'un tableau que vient de dresser le Central Census Bureau de Washington, aux Etats-Unis.

Ce travail de statistique matrimoniale montre la proportion exacte des célibataires des deux sexes dans les principales villes de la république américaine. On y voit notamment que dans les quarante-cinq Etats et les cinq territoires, sans exception, il y a sensiblement plus d'hommes non mariés que de femmes. Dans le tableau dont il s'agit, la commission de recensement a compté les veufs et les veuves, ainsi que les célibataires de vingt à quarante ans.

C'est dans l'Etat du Massachusetts que la proportion s'équilibre le mieux : 224,368 hommes contre 218,070 femmes. Au contraire, dans certains Etats du Far-West, la disproportion est presque inquiétante. Au Colorado, l'on trouve 83,000 hommes contre 16,100 femmes; en Californie, 19,456 hommes contre 22,829 femmes; au Kansas, 114,520 hommes contre 44,469 femmes. Enfin, le Wyoming détient le record avec 16,162 célibataires hommes contre 1,478 célibataires femmes seulement.

Au total, il y a 5,427,000 hommes non mariés et 3,224,000 femmes non mariées aux Etats-Unis, ce qui donne un excédent de 60 0/0 en faveur de ces messieurs.

"Ladies" célèbres.

Le vol de près d'un million de bijoux n'est jamais chose ordinaire; c'est un superbe crime, un crime d'autant plus sensationnel que la victime est une très haute personnalité de l'aristocratie anglaise.

Mais pourquoi cette circonstance ajoutée-t-elle un intérêt à ce crime ? ... Parce que les grandes dames du Royaume-Uni ont quelque chose qui les signale tout particulièrement à l'attention et aux bons soins de la renommée aux cent bouches.

Cela tient-il à leur manière d'être ou à l'espèce de suggestion que l'aristocratie anglaise exerce depuis plus d'un siècle sur toutes les autres aristocraties de l'Europe ? Nous n'oserions nous prononcer à cet égard, cependant nous penchons volontiers pour la seconde hypothèse.

Les professionnelles beauty et les grandes dames du peerage ne sont pas seulement fêtées, adulées, idolâtrées dans leur monde; leur gloire rayonne jusqu'aux plus humbles milieux sociaux, et les romanciers anglais, notamment Dickens et Thackeray, se sont souvent égayés aux dépens des saute-ruisseaux qui dévorent les journaux mondains ou sont relatés avec des détails souvent indiscrets des faits et gestes du high-life.

Du reste, que de types originaux et pleins d'intérêt à fourbir l'histoire féminine de l'Angleterre ! Les blondes héroïne de l'anti-

que Albion passent devant notre imagination comme des apparitions à la fois douces et tragiques, entourées d'une auréole adorable et troublante poésie.

Les femmes infortunées d'Henri VIII, le barbe-bleu anglais, nous hautes visions aimables et sinistres et Marie-Stuart, l'inoubliable victime de la sombre Elisabeth, a fait depuis sa mort tragique des milliers de passions. On peut dire d'elle qu'il lui a été beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé — et surtout parce qu'elle a été beaucoup aimée.

Malgré ses fautes qui, parfois, ressemblaient à des crimes, elle reste comme une des figures les plus attendrissantes du seizième siècle.

Elle était femme, femme jusqu'aux dernières fibres, et c'est pour cela que, si elle n'a pas toujours trouvé grâce devant l'histoire, elle a inspiré les poètes de tous les pays.

La figure de femme anglaise la plus curieuse du dix-septième siècle fut, à notre avis, Sarah Jennings, duchesse de Marlborough.

Sarah Jennings était d'une famille fort humble, et c'est par l'entremise de ses sœurs, dames d'honneur ou plutôt suivantes de la duchesse d'York, qu'elle se faufila à la Cour.

Là, elle fit connaissance du colonel Churchill, officier de fortune et doué d'une ambition sans égale.

Ils s'aimaient et se promirent mariage; mais ils trouvèrent de grands obstacles dans la famille du jeune colonel qui, prévoyant ses hautes destinées — il devint duc de Marlborough — rêvait pour lui une plus riche alliance que celle de Sarah Jennings.

A ces obstacles vinrent se joindre des jalousies réciproques. Les deux fiancés ont échangé une correspondance publiée longtemps après leur mort et qui est bien le plus étrange spécimen de littérature amoureuse qui se puisse imaginer. Les sanglants reproches y alternent avec les plus tendres protestations. Après s'être traités d'ingrats, de perfides, d'être sans cœur et sans honneur, ces singuliers amants jurent qu'ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre et que la mort même ne les séparerait jamais.

Enfin ils s'épousèrent et si leurs fiançailles avaient été orageuses, leur union fut la plus heureuse du monde.

Il est curieux de constater que la duchesse de Marlborough, avide, cupide, jalouse, intrigante, cruelle à l'occasion, capable de toutes les manœuvres pour satisfaire son ambition, fut le modèle des femmes à la fidélité et dans une Cour où la fidélité conjugale passait pour une exception assez ridicule.

Sa réputation d'honnête femme était tellement établie, qu'un libelliste l'ayant accusée de coupables complaisances envers Godolphin, qui épousa plus tard une de ses filles, cette calomnie souleva de vives protestations même parmi ses ennemis. Et elle en avait beaucoup.

Swift, le plus malveillant des satiristes anglais, a lui-même rendu hommage à cette vertu inébranlable.

Toute la vie de cette femme étrange fut consacrée à la fortune de son mari.

Elle pleura sa mort en épouse antique et resta fidèle à son souvenir. Belle au point d'exécuter des passions jusqu'à l'âge le plus avancé, elle répondit au duc Sommerset qui sollicitait sa main (elle avait alors soixante ans) : N'oussé-je que trente ans,

je ne consentirais jamais à vous donner un cœur et une main qui appartiennent encore au duc de Marlborough.

Saint-Simon — le terrible mémorialiste — a fait ainsi son oraison funèbre :

"Vouée décidément au veuvage, elle ne s'occupe plus que d'administrer ses immenses richesses et de faire engraver son entourage."

Ah ! lady Marlborough, malgré votre inattaquable vertu conjugale, combien je vous préfère votre presque contemporaine Flora Mac Donald ! ... Elle aussi se dévoua tout entière à servir la fortune d'un homme; mais ce n'était pas son mari, c'était son roi.

Quoi qu'en aient dit certains romanciers, Flora Mac Donald n'était pas amoureux du prétendant Charles-Edouard. C'est diminuer cette chaste et noble héroïne que d'en faire une amoureuse.

Sans médire de l'amour, on peut affirmer qu'il est des passions plus nobles. La fidélité à la majesté tombée est de celles qui se mêlent toujours au plus pur amour quelque chose d'algues et de matériel; le loyalisme dynastique bravant tous les dangers, faisant litige de toutes les convenances, est, nous semblait-il, le plus sublime et le plus ennobissant des sentiments.

Une franche et sincère passion est chose si belle qu'elle peut faire pardonner l'oubli du devoir, mais combien est-elle digne d'admiration et de louange lorsqu'elle se concilie avec le devoir, lorsqu'elle est le devoir lui-même !

Le prince était fugitif, il cherchait à échapper aux soldats du duc de Cumberland. Flora le rencontra, déguenillé, affamé, elle le guida à travers les défilés des montagnes, elle passa la nuit avec lui dans des cavernes, elle le déguisa en femme et le fit passer pour sa servante.

Elle le sauva à l'aide de mille moyens bizarres et ingénieux. Cela tient de l'Épopée et de l'opérette, mais cela est sublime.

Flora était grande, bien faite, elle avait des yeux noirs et des cheveux blonds. Le prétendant la regardait comme un ange libérateur : il la respecta comme si elle fût venue notoirement du ciel.

Le peintre Gainsborough nous a laissé un portrait idéal de lady Georgiana, duchesse de Devonshire, une des personnalités les plus extraordinaires de l'Angleterre au dix-huitième siècle.

Ceux qui ont vu ce chef-d'œuvre à la National Gallery en ont conservé un impérissable souvenir.

D'ailleurs la gravure a popularisé cette figure d'une beauté pour ainsi dire agressive, aux traits aussi parfaits que ceux de la Joconde de Léonard de Vinci, aux yeux noirs déconcertants, au sourire ineffable, au front si pur ombragé d'un chapeau à plumes noires.

Lady Georgiana fut l'objet du plus étrange et du plus naïf compliment qui ait jamais flatté une "professionnelle beauty".

Une vieille Irlandaise lui demanda un jour la permission d'allumer sa pipe au feu de ses yeux.

Comment trouvez-vous ce maudrigal — un peu sauvage, mais bien amusant, n'est-ce pas ? La belle duchesse ne s'en formalisa guère; elle n'avait pas de préjugés et le cat britannique n'était point son fort — ou son faible !

La tradition veut qu'elle ait embrassé à pleines lèvres un boucher pour assurer son vote à Fox, le rival de Pitt.

Comme manœuvre électorale, ce n'est pas ordinaire, et nous nous demandons si, de nos jours, ce serait un cas d'annulation... Du reste, il est peu probable que ce cas se renouvelle chez nous.

Il y a aujourd'hui en Angleterre une duchesse de Devonshire qui compte au premier rang de l'aristocratie britannique. Au mois de février dernier elle a donné à Devonshire-house un bal costumé qui a fait grand bruit dans tout l'univers civilisé.

Devonshire-house, situé dans Piccadilly, est d'ailleurs une résidence merveilleuse — la plus belle de Londres, de l'avis général. Ce palais, bâti en 1665, fut acheté en 1700 par le premier duc de Devonshire. En 1735, il fut incendié et restauré deux ans plus tard.

Le duc actuel de Devonshire, qui s'est appelé lord Hartington, a épousé en 1893 la veuve du duc de Manchester. La duchesse de Devonshire est bien connue de la société parisienne, et on y rend hommage à son esprit, aussi délicat qu'élevé, à sa grâce et à son impénétrable charité.

On ne peut pas dire qu'il y ait dans la société anglaise un de ces salons qui font loi, qui exercent une sorte de principauté aristocratique et réglementent les modes et les usages.

Les "ladies" célèbres sont fort nombreuses et occupent une situation à peu près égale dans le monde britannique.

La comtesse de Warwick est particulièrement renommée pour sa beauté frappante; lady Ran-

Sourires internes.

Mon nom crié derrière moi dans la cohue du boulevard me fit retourner vivement la tête, et je me trouvais face à face avec un gros gargon de joyeuse mine, serré dans une redingote neuve, le chapeau sur l'oreille et la canne brandie en moulinaie inquiétante. A l'exubérance de ses gestes, à la volubilité de ses exclamations, je reconnus aussitôt mon ex-frère d'armes, Victor Teubot, que j'avais quitté six mois auparavant, après avoir achevé mon temps de service, dans une petite ville de province où il traitait tristement ses trois ans. Toutefois, je crus devoir feindre une courtoisie hésitante, pour qu'il eût ainsi le plaisir de constater combien son costume écailé le rendait agréablement méconnaissable.

— Oui, c'est bien moi, mon vieux ! me dit-il, en me prenant le bras, lorsque je me fus assez étonné de sa présence à Paris. Libéré depuis avant-hier ! je suis arrivé ce matin ici, car tu sais, mon frère aîné va m'associer à sa maison de commerce. Mais je ne veux pas entendre parler de rien d'ici huit jours ! Pour l'instant, je suis tout à la joie de flâner en tube et en redingote...

C'est la vie qui recommence ! Et, puisque j'ai eu la chance de te rencontrer dès aujourd'hui, je ne te quitte plus. Nous passerons la journée ensemble.

— Bien volontiers, lui dis-je. Je t'aidrai, si je puis, à oublier tes trois années de misère.

Cette invitation à l'oubli eut pour immédiat effet de lui faire remonter tous ses souvenirs de caserne.

Après m'avoir rappelé nos communs pynesses des grandes manœuvres, les soirées à la cantine, les blagues de la chambre, la rosserie du capitaine-adjutant-major qui fit contre-appel la nuit de ses notes. "Tout cela est déjà loin, conclut-il. Et maintenant, j'espère que je ne sens pas trop la caserne..."

Je le rassurai sans peine et le félicitai de l'élégance aimable de son allure boulevardière si vite retrouvée.

— N'est-ce pas, approuva-t-il, visiblement flatté. Et ce qui m'étonne le plus, c'est d'avoir échappé à l'abrutissement qui, souvent, persiste longtemps après qu'on a repris la vie civile. Il me semble, en vérité, que je me réveille d'un mauvais rêve et que ces trois dernières années ne comptent pas dans mon existence. Je me retrouve tel qu'au jour de mon départ, et je t'assure bien que le service militaire n'a laissé sur moi aucune empreinte.

— Pourtant, comme à ce moment-là un superbe enterrement passait, lent et solennel, au milieu du boulevard, Victor Teubot me lâcha le bras d'un geste brusque, prit d'instinct la main droite ouverte et renversée au bord de son chapeau de soie neuf, adressa au cerceuil son plus correct salut militaire.

LA GALETTE.

C'est une espèce de galette qu'on appelle "brûlée". C'est une galette plate et sèche que ma cousine Nanette fait, le jour qu'elle cuit, avec ce qu'elle gratte de pâte collée au fond de l'arçhe, quand elle a préparé tous ses pains de ménage. Et il faut encore, pour qu'elle se décide à faire sa galette, qu'il lui reste un morceau de beurre de la semaine. Mais j'aurais tort de m'imaginer que cette brûlée est pour moi. Nanette ne se préoccupe de personne. Elle utilise seulement les miettes de son arçhe.

Si je lui dis que j'aime la brûlée et que je ne connais rien de meilleur qu'un bout de brûlée chaude avec un verre de vin blanc, elle me répond :

— Moque-toi des pauvres gens comme nous. Va, mange tes galettes, tu n'auras pas de notre galette de malheureux.

Voilà comme elle me répond, et le lendemain matin, de bonne heure, elle arrive portant sa brûlée dans une serviette. Elle la pose sur ma table et dit :

— Je t'apporte tout de même un quartier de brûlée. Si tu la veux, tu la prendras. Si tu ne la veux pas, tu la laisseras.

Je ne dis ni oui ni non. — Je parie, dit-elle, que tu vas la donner à ton chien.

Je ne lève même pas les épaules. — Et peut-être, dit-elle, que c'est trop grosier pour la fine gueule de ton chien, et qu'au lieu de ce que je serai partie, tu jetteras ma brûlée dans tes ordures.

J'ai l'air de ne plus entendre. — Alors ! dit-elle, je vois que mon cadeau te chagrine. Je le remporte.

Et elle s'approche de la brûlée. Mais je garde toujours de remuer. Mais elle se met à rire et me donne de petites tapes sur le bras.

— Tu es aussi malin que moi, me dit-elle.

— Ma chère cousine, lui dis-je, ce serait difficile, car vous êtes rudement maligne.

— Oh ! oh ! ma chère cousine, dit-elle. D'abord, je ne suis plus ta cousine. C'était bon autrefois, quand je te mouchais et te talochais. A présent, te voilà Parisien. Comment une vieille déguenillée comme moi serait-elle la cousine d'un monsieur nippé comme toi ? Et même je te manque de respect. Je te tutoie par habitude. J'ai tort. Je vous demande pardon, monsieur.

— Bien, bien, madame, je vous pardonne, mais ne recommencez pas.

Cette fois Nanette se rend, domptée, et elle éclate de rire. — Débarrassez ma serviette, dit-elle, que je m'en aille.

— C'est égal, lui dis-je, faut-il que vous m'aimiez, pour quitter votre ouvrage et venir de si loin, malgré vos soixante ans, m'apporter de l'autre côté de la rivière, une belle galette cuite à mon intention !

— Tu ne le mérites guère, dit-elle.

— Je le mérite, parce que je vous aime comme vous m'aimez. — Je crois que le temps est au beau, dit-elle, mal à son aise.

— Et je remarque, brave cousine, que si vous ne venez pas souvent me voir, vous ne venez jamais les mains vides. C'est tantôt une galette, comme aujourd'hui, tantôt un fruit ou un œuf, tantôt même un poulet que vous laissez à la maison. Et vous n'acceptez rien en échange. Si je vous offre quelque chose de mon jardin ou de ma basse-cour, vous me riez au nez; et si je propose de payer vos cadeaux, vous me griffiez la figure. Cependamment vous êtes pauvre, et moi je suis riche. Et, à la fin, je me sens gêné de recevoir et de ne pas rendre, et je cherche, malgré votre refus, ce que je pourrais bien vous donner à mon tour.

— Oui, ça presse, dit Nanette renfrognée.

— Cousine Nanette, je vous le demande, je vous prie de me le dire : Qu'est-ce que vous désirez que je vous donne ?

L'EMPREINTE.

Le second magistrat a décidé que le premier arrêt était illégal, et l'a annulé.

Le Lord Chief Justice, Baron Russell, de Kellowne, recommandant au Parlement de régulariser sa position.

Le Lord Chief Justice, Baron Russell, de Kellowne, recommandant au Parlement de régulariser sa position.

Le Lord Chief Justice, Baron Russell, de Kellowne, recommandant au Parlement de régulariser sa position.

Le Lord Chief Justice, Baron Russell, de Kellowne, recommandant au Parlement de rég